

## « Zucker Baby »

Film allemand de Percy Adlon, avec Marianne Sägebrecht et Eisi Galp.

## Suivez-moi, jeune homme

● La première image, ô combien éloquente, pique en grand angle sur une piscine couverte dont l'espace limité est sournoisement dénoncé par les gestes étroits d'un balayeur qui en nettoie les bords. Entre les murs pourtant, l'eau ne souffre pas de l'étroitesse des angles et garde le secret de sa mobilité dont seul profite à plaisir un énorme corps qui flotte inerte, jouissant de son état de liberté si insoupçonnée qu'on en est les premiers surpris. On croit d'abord qu'il s'agit d'un cadavre.

Une entrée en matière réussie, car tout le film raconte la miraculeuse mobilité d'un individu apparemment cerné de tous côtés par de sinistres contraintes sinon des handicaps.

Il faut dire que l'énorme bouée flottante n'est autre que Marianne Sägebrecht, la muse de Percy Adlon dans l'un de ces rôles inimitables qui dégagent toute l'émotion d'une production cinématographique infiniment personnelle.

Pour la petite histoire, elle travaille au « Bon Repos » une entreprise de pompes funèbres, où elle lave, triaille les morts, sa seule compagnie quotidienne, entre deux mètres, qui l'amènent et la ramènent sans qu'elle ne parle à un être vivant. Des va-et-vient sinistres où Marianne prend les allures abat-tues d'une Zouze, dans les meilleurs moments de ses prodigieux sketches. Peu à peu, Percy Adlon pose une gaze d'irréalité sur le lieu le plus sinistrement quotidien le quai, la rame de métro, jusqu'à ce que le spectateur plonge, sans même s'en rendre compte, dans un rêve éveillé d'une rare fantaisie. C'est alors que Marianne mène le bal. La grosse femme, apparemment abrutée par la pesanteur d'une indéfectible solitude s'éclaire soudain et tout le film danse entre le rose et le bleu d'un songe caressé dans le sens du fantasme, entre la grâce et le rire. Un jeune homme blond conduit le train. Elle ne veut plus l'oublier.

Jouant les Hercule Poirot, la grosse se faufile dans les sens interdits souterrains jusqu'à découvrir son identité, le fonctionnement de la RAIP allemande et des grilles de travail de son personnel. Tout ça pour arriver à coincer devant un distributeur de bière et de bâtons de chocolat, le jeune homme blond qu'elle s'est mise en tête, comme un « tube » du jour, « Sugar Baby », qu'elle convoite comme un enfant de 4 ans veut le sucre d'orge magique exposé à la baraque de la foire. On assiste alors à la métamorphose du personnage qui passe ourle le ridicule, le grotesque même, l'improbabilité de la rencontre pour amener le destin à la servir sur un petit nuage où elle trouve la grâce d'inventer tous les bonheurs, en particulier celui d'aimer et d'être aimée à sa guise, dans un écart tapageur qui trahit la force de désirs d'abord inavoués et qui éclate soudain sans fausse pudeur, la minolette étant bien décidée à pousser ses naïvetés jusqu'à l'explosion intime de tout son être.

Par miracle, ça passe : l'érotisme, la cocasserie, l'incongruité des situations, une pointe de tendresse déjà bien, l'imaginable sans complexe de Percy Adlon qui invente un genre bien à lui. Le choix minutieux des plans, des lumières, des profils indique combien Adlon a voulu donner un aspect huis clos défendu à son film qu'il enveloppe des couleurs d'un porno inspiré où il divague avec talent, avec cette humeur créative, un humour rare qui caractérise toute son œuvre, mais qui nécessitait sans doute de passer d'abord par le grand succès de « Bagdad Café » pour s'imposer au public, sinon à la critique. « Sugar Baby », titre d'un succès anglais, traduit en allemand par « Zucker Baby », réalisé trois ans avant « Bagdad Café », est peut-être le meilleur film de l'auteur allemand, le plus fou en tout cas, le plus difficile, un vrai pari de cinéaste à ne pas manquer. Anne de CASPERI

# SPECTACLES

## Le retour des déesses plantureuses



Des situations visuelles formidablement comiques.

CINEMA

### Zuckerbaby

de Percy Adlon

“ZUCKERBABY” (réalisé avant *Bagdad Cafè* et *Rosalie Goes Shopping*) donne la clé nécessaire à la compréhension de l'œuvre désormais importante de Percy Adlon. Avec moins de fantaisie et de moyens, il dit plus précisément et dans sa langue, en allemand, le propos initial dont les films ne sont que les variations. En choisissant comme héroïne symbolique l'essence même de la déshéritée moderne (une femme trop mûre, trop grosse, trop pauvre, trop seule), il donne leur chance à ceux qui en ont le moins, prolétaires d'aujourd'hui que leur disgrâce a mis à la porte des cités trop nanties du monde le plus riche. Et c'est chaque fois le même parcours initiatique qui fait prendre en main son destin à la géniale interprète, Marianne Sägebrect, retournant à son profit les situations les plus désespérées par le bonheur des autres.

Dans ce premier film, Marianne Sägebrect va changer la vie d'un modeste conducteur de métro, que sa femme et son travail ont vidé de tout espoir et énergie, en le nourrissant, en le remplissant au propre et au figuré des bonnes choses de la vie : l'amour célébré par la nourriture, la chair sous toutes ses formes accouplées, dans des cérémonies délicieuses. Le retour de l'épouse

curiâtre, le travail sempiternel et abrutissant ne pourront plus désormais effacer le goût du bonheur partagé. L'obésité, pourtant universellement condamnée, devient ici l'image symbolique de la générosité qui, elle, ne peut être excessive. Le trop-plein et le débordement sont les armes mêmes de la vie et ceux qui prétendent les combattre en sont souvent des adversaires déguisés.

En choisissant cette interprète « énorme », Percy Adlon crée des situations visuelles formidablement comiques et émouvantes, qui sont évidemment l'art même du cinéma : pour une fois, l'image dit quelque chose de plus que l'écrit, faisant basculer ce personnage un peu monstrueux vers la beauté, par un seul mouvement de la grâce, un infime dessin sur le visage. Au contraire du discours suicidaire et morbide de *la Grande Bouffe*, de Marco Ferreri, qui décrivait l'agonie du monde d'aujourd'hui par l'excès de plaisir et de chair, *Zuckerbaby* ouvre la porte à un monde tonique que la volonté constructive de la femme transforme en paradis dès aujourd'hui.

Le cinéma européen (allemand plus encore) s'est fait souvent depuis la guerre le chantre du malheur et de la désespérance : Fassbinder, toujours, Herzog, souvent, Wenders. longtemps nous ont dit la tristesse du monde repu, aux estomacs remplis, aux têtes vides. Ils ont laissé s'écouler devant nous des vies sans bonheur et sans avenir, faisant alterner la rage, l'amertume et le néant. Le choc de *Bagdad Cafè*, confirmé par les deux autres volets de la trilogie, c'est celui de découvrir un cinéma où la vie et la volonté prennent le dessus, à travers la métaphore de cette femme trop grasse, trop mûre, mais qui renverse les montagnes de l'impossible par sa conquête de l'amour, par le triomphe d'une civilisation obstinément hédoniste. Nous voici revenus au culte des plantureuses déesses, aux mamelles pleines, au ventre fécond, symboles (espérons-le !) de cette Europe de demain dont accoucheront les cinéastes. ■